

Jacques Aron tire avec sa vigueur coutumière une sonnette d'alarme qui aujourd'hui s'impose.

# Le national-populisme ou le retour du refoulé

**Jacques Aron**

## UN PASSÉ QU'ON POUVAIT CROIRE DÉPASSÉ

J'appartiens à la génération née lors de l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler ; j'avais vingt ans quand Staline est mort. Deux repères incontournables dans l'histoire du siècle dernier, symboliquement liés à deux idéologies qui ont marqué le monde. Durant deux guerres mondiales, les États-nations et les empires, et à travers eux les peuples qui les composent, se sont affrontés, prenant graduellement la valeur de références absolues immanentes, à mesure que s'effaçaient les autorités de droit divin, porteuses par principe de valeurs transcendantes, universelles, immuables et inamovibles. Durant les guerres devenues mondiales, malgré les prêches aux armées, Dieu ne commandait plus de s'aimer les uns les autres.

Après deux conflits mondiaux, les vainqueurs tout d'abord, de plus

en plus d'États ensuite, ont mis sur pied une organisation internationale d'arbitrage de leurs relations nécessairement conflictuelles : l'ONU, qui est – ou devrait être – un système de régulation des rapports entre « nations ». La naissance, aujourd'hui, d'un courant de pensée, voire d'un corps de doctrine affirmé sous l'appellation de « national-populisme », revendiqué comme fondement d'un nouvel ordre international, est fondamentalement ancrée dans l'imaginaire collectif autour du concept de « peuple », avec sa dimension originelle, instinctive, intuitive, spontanée, qui évoque la généalogie, la filiation, la souche, la racine, la race, la tribu, la peuplade, la meute animale, etc., bref toute l'irrationalité innée censée brider les dérives supposées des « systèmes » nécessairement attachés à leurs finalités.

Quelle que soit la part que nous prenions – part croissante, à l'évidence – à notre évolution et à celle de

**Jacques Aron** est professeur honoraire, essayiste, graphiste ; dernier ouvrage paru : *Mythologies et réalités juives au commencement de l'Europe moderne*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L'Harmattan, 2018 ; ouvrage recensé dans le numéro 44 de *Diasporiques* (janvier 2019).

notre milieu, le monde se transforme encore pour l'essentiel en-dehors de notre volonté, reconfigurant l'image globale que nous nous en formons. Depuis l'après-seconde-guerre, à l'époque où nous nous sommes formés – je parle encore pour ma génération – la taille de l'humanité a plus que triplé et les rapports de puissance entre les grands groupes humains se sont considérablement modifiés. L'Occident, pour le dire en un mot, n'est plus le centre de gravité du monde et la puissance triomphante qui avait émergé après l'autodestruction dramatique de l'Europe, les États-Unis d'Amérique, bien qu'encore considérable, n'en est plus le cœur. L'élection à la tête de ce pays d'un président fantasque et atypique, que nous avons sans doute eu le tort de prendre pour un épiphénomène passager, se transforme de plus en plus en un signe prémonitoire de bouleversements durables et plus profonds. Ce qui peut n'apparaître à des observateurs superficiels que comme de petits déplacements de sens pourrait bien exprimer une lame de fond.

Que nous assistions avant tout à une réorganisation de forces politiques conservatrices, de droite, de plus en plus décomplexées par rapport à celles qui ont conduit aux catastrophes du passé, est indéniable, avec toute l'incohérence et souvent l'improvisation tâtonnantes des situations transitoires. Autour du nouveau président des USA et dans les sphères dirigeantes de leurs alliés (des pays européens et d'Israël en particulier) émergent aujourd'hui des tendances qui n'émanent plus d'une représentation politique organisée par un système de partis nationaux issus d'une

tradition d'un siècle et demi environ. Ce système avait été sérieusement ébranlé par les mouvements fascistes ou nationaux-socialistes, par une espèce de tsunami de la politique, mais on s'était cependant habitué à tort, depuis lors, à ne le considérer que comme l'expression d'une secousse accidentelle et passagère.

Le mouvement qui s'était imposé en Allemagne, dix ans après son coup d'État manqué de 1923, sous le vocable de socialisme national<sup>2</sup> se définissait par un néologisme significatif : il était *völkisch*<sup>3</sup>, un terme jugé plus authentique que le mot « national » lui-même, d'origine étrangère suspecte.

Ce terme *völkisch* résume parfaitement le national-populisme agressif et particulariste qui reprend à présent vigueur. Dans le passage de *Mein Kampf*, qu'il avait intitulé *En politique étrangère, pas de sentimentalité*, Hitler en tirait clairement les conséquences politiques : « Assurer au peuple allemand le sol qui lui revient sur cette terre. [...] Les frontières des États sont créées et changées par les hommes [...] et le droit au sol devient une obligation, si, sans accroissement de territoire, un grand peuple paraît voué à son déclin<sup>3</sup> ».

## UNE COPIE PRESQUE CONFORME

Du national-socialisme au national-populisme, la transition passe tout d'abord par l'effacement de l'allusion au « socialisme », qui n'a jamais eu, aux États-Unis, ni l'importance ni le rôle joué en Europe dans la contestation sociale et la constitution des systèmes de protection étatiques – retraite, santé, chômage, enseignement, etc. Déconsidérés depuis

<sup>2</sup> On sait que la langue allemande construit ses compléments à l'inverse de la française : nationalsozialist, devenu « nazi », devant donc se comprendre comme un socialisme purement allemand (ou pangermanique) en opposition à tout internationalisme étiqueté « judéo-bolchevique » ou « marxiste », mélange de tous les cosmopolitismes abhorrés.

<sup>3</sup> Dans la traduction française de 1934, *völkisch* était rendu par « raciste », ce qui éliminait un peu vite la dimension « populiste » qui refera surface sitôt le III<sup>e</sup> Reich vaincu.

<sup>4</sup> Édition officielle, 1943, respectivement pages 739, 740 et 741.

sous les termes méprisants d'« État-providence » ! Le rejet du timide *Obama-care* y a constitué un enjeu symbolique important. Dans l'entourage mouvant du président Trump, le sulfureux Steve Bannon qui rêve de déplacer son influence vers l'Europe, défenseur autoproclamé des « classes populaires », fait figure d'idéologue pour tous les courants « antisystèmes ». Mobilisée autour de toutes les fictions identitaires liées à la nature, à l'authenticité, au caractère, à l'essence, voire à l'être prétendu des « peuples », *The Movement*, la récente fabrique de pensée de Bannon, se mobilise pour rallier tous « les perdants de la mondialisation<sup>5</sup> ». « La beauté de leur action (des *Gilets jaunes*, notamment) est qu'elle réunit des gens de droite comme de gauche, ce qui est la définition du peuple et du populisme ».

Le « peuple » invoqué et mythifié est celui qui aurait porté l'État-nation, à l'inverse des réalités historiques qui ne sont jamais rappelées dans leur implacable chronologie réelle. Ce peuple, exploité en temps de paix, s'organisant pour survivre, n'a jamais occupé la place centrale de l'histoire que dans les « unions sacrées », lors des guerres fratricides sanctionnant les impasses de leurs rivalités économiques, et ensuite sur les monuments aux morts. Nous sortons d'une époque où, organisations internationales aidant, les conflits les plus violents se sont reportés sur les marges des ensembles économiquement dominants. Les mouvements migratoires, qui furent longtemps le fait de discriminations et de conflits internes des pays européens, trouvant leur exutoire en-dehors de leurs territoires, se renversent à présent,

## Völkisch

Il m'a été donné d'étudier la langue que le Reich de Mille ans se proposait de réformer à son avantage<sup>6</sup>. Il n'en a pas eu le temps ; quatre volumes seulement, des huit qui en forment le lexique, ont paru avant la défaite. Le hasard de l'alphabet a voulu que le mot *völkisch* n'apparaisse qu'au tome VII, déjà profondément expurgé en 1956<sup>7</sup>. Son évolution sémantique nous fournit presque un cas d'école, passant successivement d'une appréciation positive (car le peuple est primitivement sain et pur) à la dépréciation temporaire imputée au régime désormais vaincu, pour retrouver ensuite comme par miracle sa pureté originelle : « Le mot n'a pas nécessairement un sens politique : 'le caractère *völkisch* et lié au terroir, au conte' (R. Spiess, *Le conte populaire allemand*, 1924). Le rejet intervint principalement parce qu'on l'utilisait dans le sens de 'conforme à la mentalité nationale' (*national gesinnt*) et que les 'cercles *völkisch*' [euphémisme pour dire alors nazis] s'en réservaient l'exclusivité. » Selon les auteurs repentis du dictionnaire en question, ce mot, innocent en soi (*das an sich gute Wort*), n'avait eu que le tort d'être détourné à mauvais escient.

prix du transfert des inégalités les plus criantes vers les régions périphériques de l'expansion capitaliste, vidées de leurs richesses matérielles et humaines.

« Nous autres, populistes, prônons un retour à la centralité de l'État-nation, qui s'appuie sur le nationalisme économique. La capitale de la France doit donc être Paris ; celle de l'Italie Rome, et non Bruxelles ou Davos. Cette ligne politique séduit de plus en plus de monde, à droite et à gauche. » Médias et « bureaucrates » des instances européennes ou internationales sont accusés, avec toutes les prétendues « élites » politiques, de ne plus comprendre le peuple, dans une résurgence de thèmes que l'on croyait appartenir à notre passé, comme la référence au « pays réel ».

La réalité, c'est que même ces États nationaux sont devenus globalement

<sup>5</sup> Les termes caractéristiques de l'idéologie proclamée par Bannon sont extraits d'une interview accordée à Axel Gylden, envoyé spécial du magazine belge *Le Vif*, 2019, n° 6, 7-13 février, p. 60-65.

<sup>6</sup> Jacques Aron, *La langue allemande sous la croix gammée*. Le singulier dictionnaire de Trübner, Liège, 2017, Presses Universitaires de Liège.

<sup>7</sup> Trübners *Deutsches Wörterbuch*, Berlin, 1956, Walter de Gruyter, tome II, p. 694.

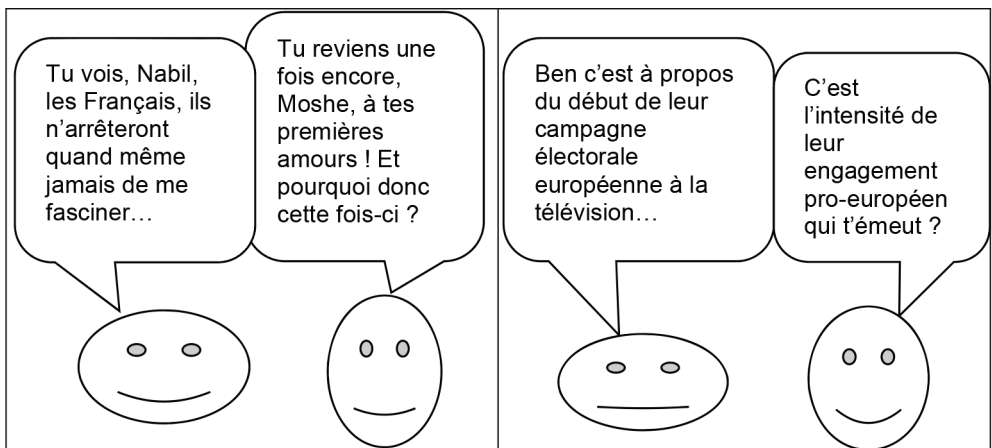
de plus en plus faibles par rapport aux grands groupes financiers, acteurs et producteurs industriels, dont les revenus dépassent ceux de nombreux pays. La pression populiste, la célébration des égoïsmes nationaux ne conduira dans ces conditions qu'à dresser les populations les unes contre les autres et à les enchaîner par des mécanismes d'endettement public. Le national-populisme n'est en fait qu'une reprise réactionnaire, légèrement amendée, d'une recette que la mondialisation a rendue définitivement caduque et d'autant plus dangereuse qu'il n'y plus de commune mesure entre les deux explosions nucléaires qui ont mis un terme à la Seconde Guerre mondiale et les moyens de destruction massive dont le monde dispose aujourd'hui. Cette recette, hélas, s'accompagne nécessairement du plat de résistance que l'on nous promet : la lutte prioritaire

contre le nouvel ennemi de la « civilisation ». Pour la préserver, selon Bannon, une alliance s'impose « au sein du monde judéo-chrétien, avec Israël, la Russie, l'Europe et les États-Unis. Car notre vrai ennemi commun, c'est le parti communiste chinois et son État totalitaire mercantiliste. » Le « sino-communiste » a remplacé le « judéo-bolchévique ».

Pour Alfred Rosenberg, le bricoleur, dès 1919, de l'idéologie nationale-socialiste, la civilisation chrétienne, chère à Bannon, n'aurait été sauvée que par sa rupture définitive avec le judaïsme et les Juifs – ou plutôt « le » Juif, car il ne s'agit, là-aussi, que d'une fiction<sup>8</sup>. La guerre n'interviendra que vingt ans après. L'idéologue américain sioniste chrétien, parmi toutes ses fictions, nous réinvente en 2019 un « judéo-christianisme » de pacotille. Cela peut toujours servir. Mais l'on voit à nouveau

<sup>8</sup> *Die Spur des Juden im Wandel der Zeiten* (« La trace du Juif à travers le temps »), Munich, 1920, Deutscher Volks-Verlag (Éditions du peuple allemand).

## Au Proche-Orient, Nabil et Moshe dialoguent



quel prix les Juifs, pris en otage de politiques et d'affabulations contradictoires, paient ces confusions bien entretenues.

Pour éviter la Troisième Guerre mondiale que quelques aventuriers nous préparent, une autre contestation s'impose, qui renoue les luttes sociales du passé avec l'esérance que porte la lutte pour le climat. Car la dégradation des conditions de vie naturelle n'est pas davantage une fatalité du développement économique mais bien le résultat d'une fuite en avant permanente devant plus de justice sociale. Elle est le résultat du report systématique sur le « peuple », par le biais de l'endettement des générations à venir, des coûts indirects socialisés qui permettent l'appropriation privée des profits à court terme. Aucune des formes actuelles de surexploitation de la nature et des hommes, avec leurs coûts indirects

différés (déchets nucléaires, pesticides, pollutions, fonte glacière, etc.) et généralement grandement sous-estimés, n'est supportable plus longtemps.

La recomposition des forces sociales autour d'un autre projet de société ne pourra faire l'économie de la démocratisation des grandes institutions internationales et supranationales, aussi difficile soit-elle. Ce qui est certain, c'est que celle-ci est d'ores et déjà diamétralement opposée à la déstabilisation et à l'étouffement programmés de ces organismes régulateurs que le président Trump met en œuvre, en parallèle avec ses interventions directes dans la politique de pays souverains.

*Rien n'est jamais acquis à l'homme... ☺*

